

Le romancier bouffé aux mythes Entretien

Francine Bordeleau

Number 41, September–October–November 1990

Michel Tournier

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19832ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bordeleau, F. (1990). Le romancier bouffé aux mythes : entretien. *Nuit blanche*, (41), 42–45.



LE ROMANCIER BOUFFÉ AUX MYTHES

Michel Tournier est sans aucun doute de ces écrivains que le siècle devra retenir. Fasciné par le génie de la perversité et la gémellité, passionné de philosophie et de photographie, Tournier, romancier et essayiste fécond malgré une venue tardive à l'écriture — à l'âge de 43 ans —, a écrit *Le roi des aulnes*, *Les météores*, *Gaspard*, *Melchior et Balthazar*, *Le médianoche amoureux* et surtout *l'incontournable* *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, un premier roman paru en 1967 et illico promis à un destin de livre phare.

Michel Tournier habite Choiseul, là où la banlieue parisienne commence à devenir la campagne. Il m'attend à la gare, l'allure plus proche de l'ouvrier que de l'intellectuel et en tous points conforme à l'image que diffusent de lui les éditions Gallimard. J'imagine que chaque visiteur peut comme moi visiter la maison, un ancien monastère où Tournier semble mener une vie presque ascétique, et regarder les photos prises par l'écrivain.

Après ce préambule destiné à casser la glace, installée avec un porto qui vient de l'Académie Goncourt, je lui laisse raconter une anecdote tout à fait charmante sur son dernier séjour en terre canadienne. Quasiment kidnappé à l'hôtel par des hippies, il passera la journée avec les membres de cette communauté qui avaient pour bible *Vendredi ou les limbes du Pacifique*.

De ce livre, Tournier assure n'être jamais las de parler. « Je ne m'imagine pas n'ayant pas écrit *Vendredi...*, dit-il. Pendant dix ans, je ne me suis intéressé qu'à la philosophie que j'ai dû par la suite abandonner, contraint et forcé par le système universitaire français. Pour gagner ma vie j'ai travaillé à la radio, à la télévision, dans la presse. J'ai voulu utiliser mes outils et mon bagage philosophiques pour le grand public. Donc en racontant des histoires. Je pourrais par exemple vous montrer que *Vendredi...* est construit sur le modèle de l'éthique de Spinoza. La règle du jeu, c'est que ça ne se voit pas. »

La perversité du couple

Robinson et Vendredi c'est un couple et, dit l'écrivain, « il n'y a de littérature qu'avec les couples ». Les amants : Roméo et Juliette, Tristan et Iseult... Mais le couple maître-valet est peut-être tout aussi fondamental : Don Quichotte et Sancho Pança, Figaro et Almaviva, Don Juan et Sganarelle et même, pour prendre un exemple de la vie réelle, le marquis de Sade et son valet, son « âme damnée »... « Pour que

ça marche le valet doit, par certains côtés, être supérieur au maître. Il n'est qu'un valet mais il est plus malin, plus adroit, il a moins de préjugés que le maître. Robinson et Vendredi, c'est le maître et l'esclave, et l'esclave en sait plus que le maître. Et le maître, au début, traite Vendredi comme une bête. Chez Daniel De Foe, Robinson est d'ailleurs un horrible raciste anglais pour qui Vendredi n'est qu'une bête. »

Si Tournier parle autant de Robinson et de Vendredi, c'est aussi qu'il n'en a pas terminé avec cette histoire. Il est possible qu'il y revienne une troisième fois avec un texte qui s'appellerait *La fin de Robinson Crusoé* et qui serait une pièce de théâtre sans aucun rapport avec les livres précédents. « Robinson est tout seul dans son île : c'est un thème inépuisable, la solitude. Et c'est là le grand problème car nous vivons, n'est-ce pas, dans la solitude. On a inventé la foule, mais qu'est-ce que c'est que la foule ? La solitude avec les autres. Horrible. Donc Robinson, l'Anglais, le chrétien, le Blanc, et Vendredi qui n'est rien de tout cela. Il vient d'Afrique, des Indes, de l'Amérique latine, c'est le Tiers-Monde qui arrive, c'est le dialogue Nord-Sud. Formidable ! »

L'inversion maligne

L'œuvre de Michel Tournier explore plusieurs couples : les jumeaux des *Météores*, Jeanne d'Arc et Gilles de Rais... Cette dernière histoire, réelle, est bien connue : Gilles de Rais est le maréchal de France, un des premiers personnages du royaume sous Charles VII, et compagnon d'armes de Jeanne d'Arc. Quand elle est faite prisonnière, c'est le seul qui tente de la sauver. Après le procès de Jeanne d'Arc il se retire, immensément riche, dans ses châteaux, notamment celui de Tiffauges en Vendée, et s'y livre à la sorcellerie. Une sorcellerie horrible qui implique le meurtre d'enfants. Arrêté, jugé et condamné à mort, il devient un monstre et entre dans la légende. ▶

« Comment se fait-il que Jeanne d'Arc ait toléré à côté d'elle un pareil monstre, se demande-t-on souvent, comment ne s'est-elle pas aperçue que ce Gilles de Rais était un monstre ? Je tente une explication : il n'était pas un monstre au début ; c'est Jeanne d'Arc, par sa sainteté mais surtout par l'échec de sa sainteté, qui a fait de lui un monstre. Elle a été condamnée par l'Église et elle est morte comme une sorcière : il y a eu une inversion maligne de sa sainteté, tout ce qui était sain est devenu affreux. Gilles de Rais l'a suivie : il lui a donné son cœur, son âme, il lui avait juré fidélité jusque dans l'au-delà et il l'a accompagnée dans l'horreur, il est devenu un sorcier comme elle. Gilles de Rais n'était pas un théologien, il ne pouvait pas prévoir que cinq siècles plus tard, Jeanne d'Arc serait canonisée. Il a été complètement chaviré par sa rencontre avec Jeanne et quand il a constaté son échec, il a fait la culbute derrière elle. »

Cette notion d'« inversion maligne », Michel Tournier y tient beaucoup. Ressort de philosophe, sans doute. L'inversion maligne commence avec Lucifer, le plus beau des anges, « l'ange le plus lumineux du ciel qui a commis le péché d'orgueil parce qu'il était si beau, et il a été précipité dans les ténèbres, il est devenu le Prince des ténèbres ».

Dans *Le roi des aulnes*, Abel Tiffauges, le héros dont le nom contient le Bien et le Mal, se laisse fasciner par l'Allemagne nazie et échange son destin de Saint-Christophe — il aurait porté sur ses épaules l'Enfant Jésus pour traverser une rivière — contre celui d'ogre dévoreur, de recruteur d'enfants pour les armées de Hitler. Encore là, l'inversion maligne est fondamentale. Pour Tournier, c'est une mécanique. « Une mécanique extrêmement dangereuse faisant qu'un chef d'État qui se croit le bienfaiteur du peuple, adoré des enfants, des pauvres, des femmes, des paysans, est jeté par terre, piétiné, accusé de tous les crimes et finalement assassiné. Nous avons d'ailleurs vécu cela récemment... Et c'est fascinant ce renversement ; ça fait peur, ça fait peur... »

Et la postérité

Nous parlons maintenant depuis plusieurs minutes. Au tout début, Michel Tournier me confiait ne jamais rien mettre de lui-même dans ses livres, ne jamais parler de lui. Sans doute ne trouve-t-on pas de références autobiographiques proprement dites en cet Abel Tiffauges mi-ange mi-démon, en Gilles de Rais, en Gaspard, Melchior et Balthazar, mais les fascinations, les questionnements, le moi de Tournier circulent forcément en eux, comme circule dans tout roman le moi de son auteur.

Ce moi appartiendra aux biographes. Pour l'heure, ce sont ses livres qui sont enseignés à tous les niveaux scolaires, y compris l'université. « De voir des interprétations que je n'avais pas prévues, c'est formidable. Prenez le couple Robinson-Vendredi. Robinson c'est le travail, la méthode, les outils, l'argent, la morale ; Vendredi c'est la musique, la danse, le goût de vivre, l'amour de la vie. Pour les enfants américains et européens, le héros c'est Vendredi. Or les Africains l'ont détesté. Quelqu'un m'a dit : « Monsieur, vous êtes raciste. Vous avez deux personnages : l'un est travailleur, rationnel et vous en faites un Blanc ; l'autre est un vaurien, un voleur, un paresseux

dont on ne peut rien attendre, et vous en faites un Noir ». Ces enfants, je l'ai très vite compris, vivent des contraintes matérielles telles que Vendredi ne peut pas être un modèle. Faut se battre, et pour se battre il faut être Robinson qui justement a un fusil. Cette image du Nègre qu'ils détestent a été une découverte. »

Cela dit, Michel Tournier se définit comme un artisan qui fabrique des manuscrits. « Je ne veux surtout pas être une autorité morale », dit-il. Il avoue une grande admiration pour Margaret Mitchell parce que jamais on n'a vu sa photo. « Vous cherchez dans le dictionnaire, vous voyez qu'elle est née en telle année à Atlanta et qu'elle est morte en telle année à Atlanta. Elle ne devait pas aimer les voyages, c'est tout ce qu'on peut dire ! Et elle a écrit *Autant en emporte le vent*, qui est à mon avis une réussite. »

Il jouit par contre à l'idée de laisser des livres qui seront lus longtemps après sa mort, bien qu'il fût très capable de ne pas écrire. « Ce n'est pas une nécessité. Cependant, je ne pourrais pas me passer de lecture. »

CORPS

« Vieillir. Deux pommes sur une planche pour l'hiver. L'une se boursoufle et pourrit. L'autre se dessèche et se ratatine. Choisis si possible cette seconde sorte de vieillesse, dure et légère. »

Petites proses, p. 79.

« Ils étaient réunis dans la chapelle, certains très jeunes en effet. Oui, ils avaient entendu à la radio. « Nous travaillons le bois, me dit l'un d'eux, et nous voudrions savoir comment se fait un livre. » J'évoquai mes recherches préalables, mes voyages, puis les longs mois d'artisanat solitaire à ma table (manuscrit = écrit à la main). Un livre, cela se fait comme un meuble, par ajustement patient de pièces et de morceaux. Il y faut du temps et du soin. »

Le médianoche amoureux, p. 160.

« ELLE. Je ne t'ai jamais trompé. Mais je te rappelle que ce minimum nécessaire de mots échangés pour ne pas intriguer, il t'arrive de ne pas même me l'accorder. Le dimanche nous allons habituellement déjeuner ensemble dans un restaurant de la côte. J'ai parfois tellement honte de notre mutisme que je remue les lèvres silencieusement pour faire croire aux autres clients que je te parle. »

Le médianoche amoureux, p. 31.

« — Ce qui nous manquait en effet, c'était une maison de mots où habiter ensemble. Jadis la religion apportait aux époux un édifice à la fois réel — l'église — et imaginaire, peuplé de saints, enluminé de légendes, retentissant de cantiques, qui les protégeait d'eux-mêmes et des agressions extérieures. Cet édifice nous faisait défaut. Nos amis nous en ont fourni tous les matériaux. La littérature comme panacée pour les couples en perdition... »

Le médianoche amoureux, p. 42.

Se relit-il ? « Oui, et j'ai horreur de ça. J'ai beaucoup souffert ces temps-ci parce que je suis en train de transformer en dialogues de théâtre une partie des *Météores* ». Porte-t-il un jugement sur ses livres ? « Ah oui, hélas ! Quand je lis un autre auteur, j'ai l'impression que c'est coulé dans le bronze et qu'il n'y a pas à y toucher. Quand je lis du Tournier, c'est du beurre, j'ai envie de tout remodeler. »

Ce qui fait vivre la littérature

Tournier est aussi membre, personne ne l'ignore plus sans doute, de l'Académie Goncourt. Un prix décrié, conquis mais convoité, un prix que l'on accuse d'être l'objet de viles tractations entre les trois grands éditeurs — Gallimard, Grasset, le Seuil — mais qui marche (peut-être comme la mécanique de l'inversion maligne). « Le prix Goncourt a un défaut, c'est l'argent. Le Goncourt représente un tirage de 400 000 exemplaires : 2 millions de francs de droits d'auteur pour le lauréat et 4 millions de chiffre d'affaires pour l'éditeur. Et ça pèse sur tout le monde. Je dois vous dire que le seul jour où je regrette d'être membre de l'Académie Goncourt, c'est le jour du vote. »

Mais cette tradition littéraire de fin d'année — avec l'attribution des autres prix : Fémina, Renaudot, Interallié, Médicis — a, croit-il, un effet extrêmement bénéfique, puisque les cadeaux de Noël sont ainsi très souvent des livres. « Bien sûr les prix sont discutables, mais ils font vivre la littérature. »

Michel Tournier a obtenu le grand prix de l'Académie française pour *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, le Goncourt pour *Le roi des aulnes*. Et le Nobel ? « Que voulez-vous que j'en pense ? Chaque année je reçois une lettre du comité littéraire de l'Académie royale de Suède — ils doivent envoyer la même à des milliers de gens — me demandant conseil pour le prochain. Chaque année je dis Günter Grass, le plus important romancier allemand de l'après-guerre. Comme vous voyez, ça n'a pas eu beaucoup d'effet. »

Michel Tournier parlera aussi des livres qu'il aurait aimé écrire, comme *Madame Bovary* et *Le merveilleux voyage de Nils Holgersson à travers la Suède*, de Selma Lagerlöf, le premier livre qu'il a lu et qui a traversé « soixante ans de guerres, de déménagements, de cambriolages ». Mais il parlera très peu, par contre, de son prochain roman : il a horreur de parler des livres qu'il n'a pas encore publiés. Mais ce serait une vie de saint Sébastien, « un projet très important pour moi ». ■

Entrevue réalisée par
Francine Bordeleau

DEUX OU TROIS CHOSSES DUES À MICHEL TOURNIER

On imagine Francine Bordeleau tout emmitouflée, soufflant des vapeurs humides par la bouche et les narines, préoccupée de ses notes, de ses blancs, là, à la course, au milieu de nulle part, à Choiseul, France, prête à interviewer l'écrivain célèbre. Elle est venue par le train. Elle a arpenté tout le village, passant entre des hauts murs, s'est dégelée quelque peu (on est en janvier tout de même !) au café de la place, le temps de remarquer «...l'église au milieu d'un tissu de labours humides, mous et gras, comme un fœtus osseux logé au sein du placenta nourricier».

De l'œuvre imposante de Michel Tournier, signalons : *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, Gallimard, 1967 (Folio, 1977) ; *Le roi des aulnes*, Gallimard, 1971 (Folio, 1975) ; *Miroirs*, Denoël, 1973 ; *Les météores*, Gallimard, 1975 (Folio, 1977) ; *Le vent paralet*, Gallimard, 1977 (Folio, 1979) ; *Le coq de bruyère*, Gallimard, 1978 (Folio, 1980) ; *Rêves*, Complexe, 1979 ; *Gaspard, Melchior & Balthazar*, Gallimard, 1980 (Folio, 1982) ; *Vues de dos*, Gallimard, 1981 ; *Morts et résurrections de Dieter Appelt*, Herscher, 1981 ; *Le vol du vampire*, Mercure de France, 1981 (Gallimard, 1983) ; *Des clefs et des serrures*, Le Chêne-Hachette, 1983 ; *Gilles et Jeanne*, Gallimard, 1983 (Folio, 1985) ; *Le vagabond immobile*, Gallimard, 1984 ; *La goutte d'or*, Gallimard, 1985 (Folio, 1987) ; *Petites proses*, Folio, 1986, *Le Tabor et le Sinaï*, Belfond, 1988 et *Le médianoche amoureux*, Gallimard, 1989.

On n'entre pas non plus au jardin comme on veut. Sentiment d'être une étrangère. Peur du manquement à l'étiquette. Sonnette ou grelot ? A-t-il dit : « Tirez la bobinette, la chevillette cherra ! » ? Les murs masquent la maison et le jardin tout autour. « Car le presbytère, cette grosse maison trapue, austère, aux ouvertures un peu étroites, cache bien des maléfices sous son aspect bonasse. » Et c'est tout à côté du cimetière qui jouxte le jardin, qui le surplombe à certains endroits d'au moins deux mètres et d'où s'échappent quelquefois des boursofflures dues à « la poussée souterraine d'une foule d'échines et d'épaules osseuses ». ▶